

LORD BYRON

DOCUMENTAIRE 319



George Byron était noble, riche et beau. Et c'est à cela qu'il dut surtout ses succès et la sympathie flatteuse dont il fut entouré quand il fit son entrée d'adolescent dans la gentry de son époque.

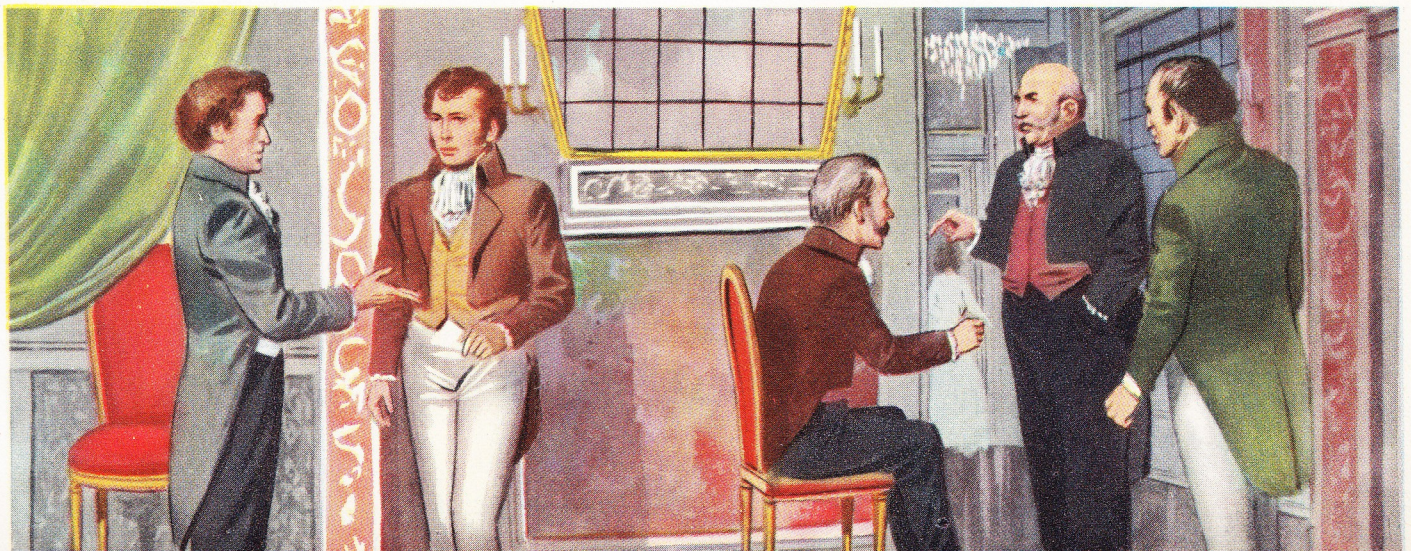
En l'espace de 25 années, exactement de 1770 à 1795, l'Angleterre vit naître les plus célèbres représentants de son romantisme: en 1770, William Wordsworth, en 1771, Walter Scott, un an plus tard Samuel Taylor Coleridge, en 1779, Thomas Moore, en 1778, Georges Byron, en 1792, Percy Bysshe Shelley, enfin, en 1795, John Keats... Sept géants!

Les quatre premiers vivront plus de soixante-dix ans (Wordsworth mourra octogénaire), alors que Keats mourut à 26 ans, Shelley à 30 et Byron à 36, tous les trois loin de leur pays, l'un à Rome, le second dans la mer Tyrrhénienne, le troisième à Missolonghi.

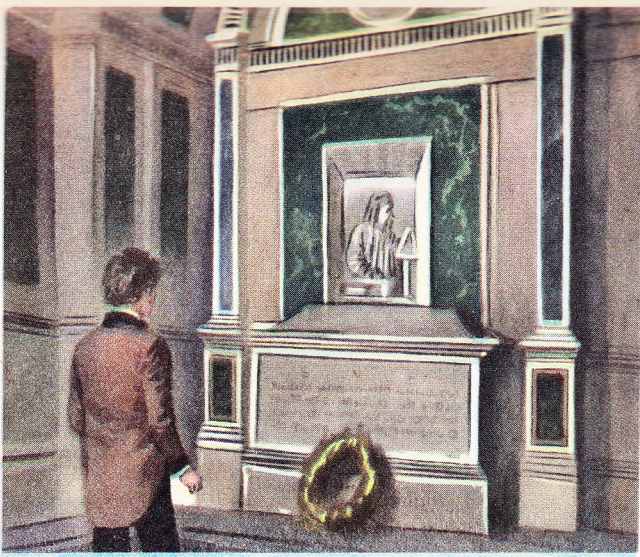
Tandis que Walter Scott, ayant interrompu son cycle poétique, poursuivait la série de ses 27 romans historiques, parmi lesquels la *Fiancée de Lammermoor* et *Ivanhoë*, que Samuel Taylor Coleridge faisait applaudir l'*Ermite* et la *Glaneuse solitaire*, et que Thomas Moore jouissait d'une légitime réputation pour ses *Amours des anges*, la tuberculose brisait la jeunesse de Keats, qui avait composé *Endymion* et *Hypérion*, la tempête jetait sur les rives de Viareggio le corps morte de Shelley, auréolé par la gloire de son *Prométhée délivré*, et une fièvre pernicieuse tuait dans un lit, à Missolonghi, lord Byron, qui avait rêvé de mourir en combattant pour la liberté de la Grèce.

De ces sept écrivains, George Byron est le plus célèbre, bien que sa poésie n'ait pas atteint aux mêmes sommets lyriques que l'oeuvre de Shelley, que son style n'égale pas la perfection du style de Keats, et qu'il ne faille chercher dans ses ouvrages ni la terrible puissance de Coleridge dans la *Balade du vieux Marin*, ni le romantisme grandiose de Scott, ou la plénitude classicisante de Wordsworth.

Si l'on voulait rechercher les causes profondes de la célébrité de Byron, on finirait par reconnaître que, plus que tout, lui furent profitables sa jeunesse inquiète et désordonnée, sa naissance dans une famille de noblesse ancienne, son amitié avec le fantasque Brummel et peut-être aussi les singuliers contrastes de sa vie, qui suscitèrent tant de critiques parmi les éducateurs austères. Quoi qu'il en soit, lord Byron est passé à la postérité avec tout le prestige du poète romantique qui, toujours insatisfait de soi-même et des autres, exilé de sa patrie, cherchant désespérément la paix et la sérénité sous tant de latitudes différentes, mais surtout en Italie, a su imprimer d'une façon inégalable ses angoisses, ses espérances, ses déceptions, dans des ouvrages qui touchent à tous les domaines de la poésie, du petit poème élégiaque au poème lyrique passionné, du style dramatique ou descriptif au journal de voyage mis en vers, et au monologue où l'auteur nous apparaît comme un homme à qui toute forme de tyrannie était intolérable.



À la Cour d'Angleterre, lord Byron apparaissait souvent en compagnie de Brummel, le roi des dandies, dont l'élégance n'était pas moins réputée que les excentricités, et qui était un ami du prince de Galles. Byron était souvent aussi, à l'époque, en compagnie des poètes Coleridge, Wordsworth, et du romancier Walter Scott.



Après une visite au tombeau de Dante, à Ravenne, Byron sentit maître en lui son admiration pour l'Italie opprimée.



Fervents et intrépides nageurs, Byron et Shelley plongeaient chaque matin, sur les rives toscanes, dans la mer Tyrrhénienne.

Son esprit inquiet se ressentait probablement des déséquilibres psychiques qui affligeaient les membres de sa famille. Son grand-père maternel s'était suicidé, sa mère était une femme d'un caractère anormal et son père un débauché. Très probablement, sa malformation physique (il boitait) était due aux tares héréditaires d'une famille en dégénérescence...

« Byron, montre ton front et cache ton pied bot ! » a écrit Victor Hugo, pour nous rappeler que le génie a ses misères...

Très élégant, d'une rare distinction, causeur brillant, Byron était un hôte très recherché dans les salons aristocratiques de Londres. Mais les occupations favorites du jeune lord étaient d'écrire et de voyager. Héritier d'une très grande fortune, il était encore étudiant à Cambridge quand il publia son premier recueil en vers *Compositions occasionnelles*, dont la médiocrité justifia le jugement de Du Bos : « Peut-être Byron ne serait-il devenu rien s'il n'avait été riche, lord et doué d'une beauté fatale ».

Son deuxième recueil : *Poésies de diverses occasions* et le troisième *Heures de loisir* ne modifièrent pas l'impression que le premier avait pu produire. Mais bientôt les critiques durent changer d'opinion quand parurent, en 1812, les deux premiers chants du Pèlerinage de Childe Harold, qu'il avait écrits après le voyage de formation que devait

faire, selon la coutume, tout jeune Anglais qui se respectait.

Dans ces deux premiers chants, le poète conduit Harold en Espagne, au Portugal, dans les îles Ioniennes, en Albanie. Ils se terminent par une lamentation sur la servitude de la Grèce infortunée. Plus tard, en 1816 et en 1818, il publiera le troisième et le quatrième chants, à travers lesquels le pèlerinage se poursuit en Belgique, dans les pays rhénans, en Suisse et enfin à Venise, Ferrare, Ravenne, Florence et Rome. Peu à peu, au personnage fictif se substituait Byron lui-même, avec ses inquiétudes et ses révoltes. Quelques années seulement s'étaient écoulées depuis qu'il avait fait son entrée dans la « gentry » de Londres, années durant lesquelles le jeune poète avait vu naître autour de lui la méfiance et la suspicion, au point qu'il avait préféré vivre hors de l'Angleterre. Dans les milieux de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie londoniennes, on avait accusé Byron d'immoralité, on disait que sa façon de vivre était déplorable, ses opinions politiques et religieuses un scandale, qu'il publiait ses œuvres avec une choquante absence de tout scrupule et qu'il bravait toutes les règles du savoir-vivre anglais.

L'Italie compte, certainement, parmi les pays qu'il a le plus profondément aimés. Il y vécut longtemps, élisant son domicile dans une ville, puis une autre, selon qu'il y était



Le siège de Corinthe, où en 1717 les Vénitiens subirent l'assaut des Turcs, fournit à Byron le titre et le sujet du poème qu'il publia en 1816.



Le château de Chillon, sur le lac Léman, où fut enfermé, au XVII^e siècle, le prieur François de Banivard, dont Byron a fait le principal personnage de son petit poème: le Prisonnier de Chillon.

retenu par son caprice ou par la beauté des monuments, les curiosités de l'histoire locale, les amitiés qu'il y avait liées durant son séjour.

Le poème d'Harold est lui-même un témoignage de l'intérêt qu'il portait à l'Italie et à son histoire, car il y exprime toute son admiration pour les œuvres des Uffizi (Galerie des Offices) à Florence, y déplore la décadence politique de Venise, la ville qu'il aimait entre toutes, y fait la critique du gouvernement de Rome. Il vécut près de trois ans dans le palais Nani-Mocenigo, l'une des merveilles de la ville des Doges, où il composa son ode magnifique en l'honneur de Venise.

Il avait déjà offert alors, à ses lecteurs anglais, les petits poèmes d'Orient, où l'on retrouve l'atmosphère grecque ou turque, le Jaguar, l'épouse d'Abido, le corsaire, Lara, et le siège de Corinthe, auxquels il avait donné pour intermède les mélodies hébraïques.

Après un assez long séjour à Gênes, il se rendit à Pise, où il vécut quelque temps en contact avec son compatriote Shelley. Il demanda à être introduit dans la secte des carbonari, avec la fougue qui le caractérisait et qui n'était pas faite pour

plaire aux patriotes italiens, rendus prudents par les persécutions féroces dont ils étaient l'objet. Sa foi politique et son amour de l'aventure l'avaient poussé à s'occuper activement de la cause italienne, à laquelle il offrit généreusement son bras, son argent et des armes.

A la fin de l'année 1819, il devint le chef des « Américains », une branche de la Carboneria, et son nom figura sur les listes dressées par la police. Il prit une grande part au soulèvement de 1821. Tout cela ne l'empêcha pas de composer de petits poèmes: *Parisiana*, le *Prisonnier de Chillon*, *Mazeppa*, le « drame lyrique de Manfred » et d'autres œuvres encore, directement inspirées de son séjour en Italie: la *Lamentation du Tasse*, qui se rattache à son séjour à Ferrare, *Beppo*, qui a son origine dans son séjour à Venise.

Plus tard, il commença d'écrire un poème qu'il ne devait poursuivre que jusqu'au XVI^e chant: *Don Juan*, qu'il définit « satire épique », et qui se rapproche des œuvres bouffes de Pulci et de Casti. Les frères Goncourt écrivirent que cette œuvre inachevée était pleine de traits d'esprit, mais semblait appartenir au domaine du vaudeville plutôt qu'à celui de la comédie.

La dernière période de sa vie nous montre Byron composant une série de drames, où nous admirons la richesse du verbe et la couleur puissante des images, mais que l'excès de rhétorique rend impropres à la scène.

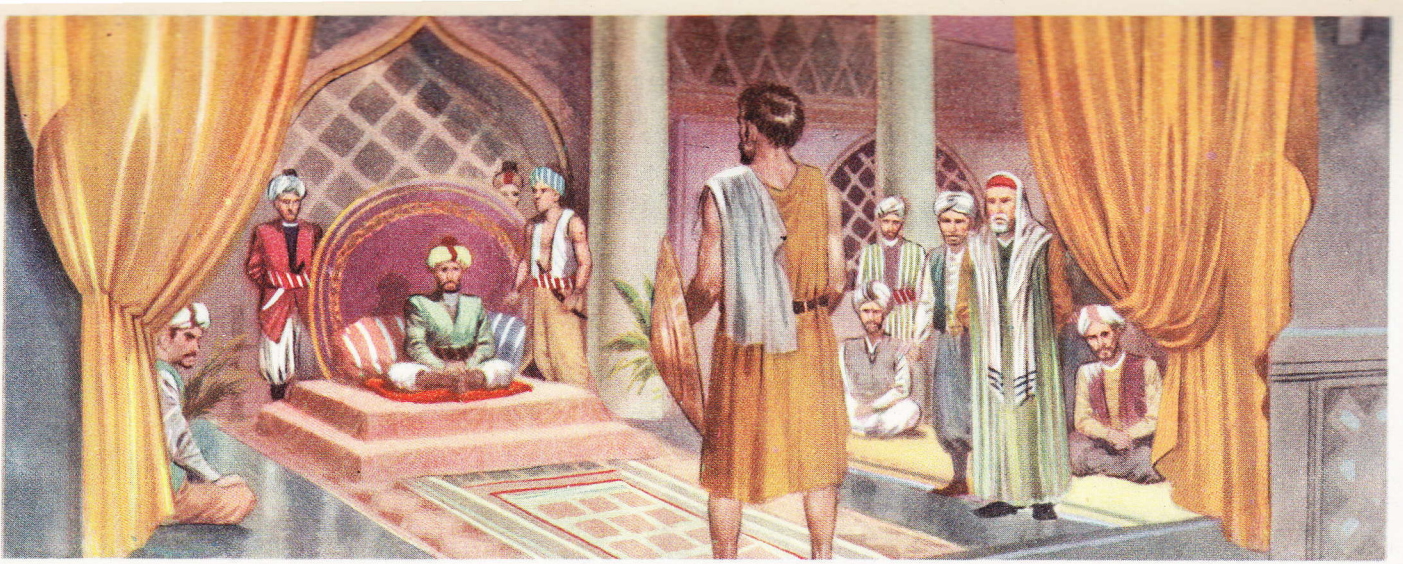
Dans *Caïn*, il justifie le fratricide, va presque jusqu'à le glorifier, répète que la victime est une créature prédestinée, avec une insistance qui ne fut pas désarmée par la critique, puisque l'auteur finit par déclarer que *Caïn* avait été son Waterloo. Dans *Marino Faliero* et les *Deux Foscari*, Byron a de belles envolées, mais l'emphase gêne parfois son style. Dans *Sardanapale*, il donne à sa forme une vigueur qui nous rappelle que l'auteur était imbu de la beauté de la peinture et de la sculpture classique. *Werner ou l'Hérédité* lui fut inspiré par un récit des soeurs Lee; enfin, *Ciel et Terre* nous apparaît comme un mystère composé pour faire contrepoids à l'inhumain *Caïn*. Wolfgang Goethe décréta, avec l'intention d'adresser un compliment à l'auteur, que cet ouvrage aurait pu être écrit par un évêque.

Marino Faliero, doge de Venise et les *Deux Foscari*, publiés en 1821, sont peut-être les plus connus de ses drames. Des peintres s'en inspirèrent, et notamment Delacroix, pour la composition de leurs tableaux historiques.

Ces deux drames en cinq actes prouvent que le poète



Sardanapale, le souverain oriental avachi et cynique, est invité par son esclave Myrrha à abandonner sa vie de mollesse et de débauche pour combattre les rebelles. La fantaisie de Byron a fait revivre de façon magistrale le souverain décadent, dans le drame qui porte son nom.



Le héros du poème intitulé Le Corsaire est un aventurier sans scrupules, et qui pourtant conserve encore le sens de la chevalerie. Nous le voyons ici déguisé en derviche pour se présenter à la Cour de Seyd pacha. Le Corsaire se compose de trois chants.

anglais, en les écrivant, se souvint des tragédies de Victor Alfieri. L'un et l'autre s'inspirent de l'histoire de Venise, sans toutefois la respecter fidèlement. Marino Faliero, doge de Venise en 1354, à qui le Conseil des Quarante a fait subir une injustice en condamnant ses ennemis personnels à des peines trop légères, décide de renverser le gouvernement. Mais le complot du doge est découvert à temps et le Sénat condamne à mort Marino, dont la tête sera tranchée à l'endroit même où, quelques années plus tôt, il avait fait serment de fidélité à sa patrie.

Egalement dans les *Deux Foscari*, dont Verdi a tiré un opéra, le protagoniste est un doge, François Foscari. Il a été contraint d'exiler son fils Jacobo, accusé de trahison. Mais Jacobo qui, deux fois déjà auparavant, avait été injustement condamné, meurt de chagrin, la veille du jour fixé pour son départ, François est poussé à donner sa démission, et tandis qu'il quitte la palais des doges, accablé par la mort de son fils — qu'il sait maintenant innocent — et par sa propre disgrâce,

il est frappé de malaise et meurt. Ce fut la dernière oeuvre de Byron. Il l'acheva en 1823, presque à la veille de son départ pour la guerre d'indépendance de la Grèce, à laquelle il avait l'intention de prendre part directement, en se rangeant sous les drapeaux hellènes contre les Turcs. Mais en arrivant à Missolonghi, il fut pris d'une crise de malaria, une maladie dont il souffrait depuis plusieurs années déjà et qui, cette fois, l'emporta.

Cependant les causes de sa mort sont discutées, et l'on a dit aussi que le poète devait sa mort prématurée à un violent accès de fièvre rhumatismale ou à une méningite plutôt qu'à la malaria.

Comme d'autres poètes — parmi lesquels Gabriele d'Annunzio — George Byron aurait voulu mourir au feu, face à l'ennemi, au lieu d'atteindre à la vieillesse dont il abhorrait l'image. Il s'éteignit le 19 avril 1824. Peu de mois plus tard, les volontaires auquel il avait rêvé de se joindre livraient l'héroïque combat de Sphactérie où mourait héroïquement Santorre de Santa Rosa.

La chance, qui, durant son existence, l'avait toujours accompagné, ne lui accorda pas la mort glorieuse qu'il souhaitait, et fut celle d'un pauvre malade miné par la fièvre.

Cent trente ans après sa mort, lord Byron conserve sa place dans le firmament littéraire comme un grand romantique qui sut vivifier les courants poétiques de son pays et enchanter les esthètes de l'Europe entière avec sa fantaisie. On a critiqué parfois sa forme, mais, comme l'ont écrit certains critiques, il s'agissait là d'un véritable torrent.

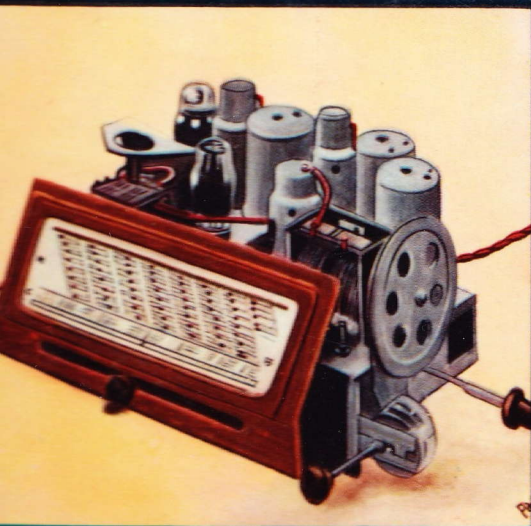
Tout le mouvement romantique n'eut-il pas, d'ailleurs, plus ou moins cet aspect torrentiel? Comme les plus grands de ceux qui l'ont représenté, l'auteur de *Childe Harold* aspirait à s'affranchir de tous les préjugés de classe. Il ne voulut pas admettre que tout avait été dit avant lui, et mieux dit qu'on ne pourrait le dire. Il refusa de s'abaisser sous le joug des conventions. Il revendiqua le droit de proclamer franchement, avec vigueur, avec éclat, ce qu'il aimait et de s'attaquer à ce qu'il n'aimait pas. Il fut orgueilleux, certes, et imbu de sa noblesse. Mais il avait foi également dans le courage de l'être humain. Il estimait que l'on n'est pas digne de vivre si l'on n'est toujours prêt à mourir au nom de l'idéal pour lequel on vit. Il passa parfois la mesure parce qu'il voulait donner toute sa mesure. Son coeur brûlait d'une flamme sincère, et il est bien difficile, quand on ouvre ses oeuvres, en dépit des réserves qu'elles peuvent nous inspirer, de nier qu'il ait été un être de génie.



Le sort malheureux du Tasse inspira à l'imagination du poète anglais son poème Lamentations du Tasse, dans lequel il présente l'auteur de la Jérusalem délivrée comme la victime de la jalousie du duc d'Este, et en profite pour lancer l'anathème contre la tyrannie.

ENCYCLOPÉDIE EN COULEURS

tout connaître



ARTS

SCIENCES

HISTOIRE

DÉCOUVERTES

LÉGENDES

DOCUMENTS

INSTRUCTIFS



VOL. V

TOUT CONNAITRE
Encyclopédie en couleurs

VITA MERAVIGLIOSA - Milan, Via Cerva 11, Editeur

Tous droits réservés

BELGIQUE - GRAND DUCHÉ - CONGO BELGE

Exclusivité A. B. G. E. - Bruxelles